

## Études littéraires africaines

### « La Guerre et ce qui s'ensuivit »

Anthony Mangeon



Retentissement des Guerres mondiales  
Numéro 40, 2015

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/1035978ar>  
DOI : <https://doi.org/10.7202/1035978ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Association pour l'Étude des Littératures africaines (APELA)

ISSN

0769-4563 (imprimé)  
2270-0374 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Mangeon, A. (2015). « La Guerre et ce qui s'ensuivit ». *Études littéraires africaines*,(40), 13–31. <https://doi.org/10.7202/1035978ar>

Résumé de l'article

Cet article étudie la manière dont l'implication des troupes africaines dans la Seconde Guerre mondiale s'est trouvée mise en scène par des écrivains français (Aragon, Céline), puis par des écrivains africains. Après avoir constaté quels traitements partiels, car historiquement allusifs, sont offerts par les écrivains congolais Tchicaya U Tam'si et Henri Lopes, l'étude se déplace vers les modes ironiques par lesquels le Malien Yambo Ouologuem et l'Ivoirien Ahmadou Kourouma abordèrent à leur tour l'histoire de la Seconde Guerre mondiale. Une troisième partie est enfin consacrée aux infléchissements contemporains apportés par les romanciers Tierno Monénembo et Patrice Nganang, dans leur souci de représenter une Afrique guerrière autant en résistance qu'en guerre, en France et sur le continent africain.

## « LA GUERRE ET CE QUI S'ENSUIVIT »

### RÉSUMÉ

Cet article étudie la manière dont l'implication des troupes africaines dans la Seconde Guerre mondiale s'est trouvée mise en scène par des écrivains français (Aragon, Céline), puis par des écrivains africains. Après avoir constaté quels traitements partiels, car historiquement allusifs, sont offerts par les écrivains congolais Tchicaya U Tam'si et Henri Lopes, l'étude se déplace vers les modes ironiques par lesquels le Malien Yambo Ouologuem et l'Ivoirien Ahmadou Kourouma abordèrent à leur tour l'histoire de la Seconde Guerre mondiale. Une troisième partie est enfin consacrée aux infléchissements contemporains apportés par les romanciers Tierno Monénembo et Patrice Nganang, dans leur souci de représenter une Afrique guerrière autant en résistance qu'en guerre, en France et sur le continent africain.

### ABSTRACT

*This article focuses on the different ways African troops' implication in the Second World War has been staged by various French and African Francophone writers. Once granted the traditional tributes to soldiers' sacrifices, the exact role played by Africa in the history of the 'Free France' is hardly acknowledged, or it is dealt at best with some historical inaccuracies. Some of these have been corrected by African writers, whose fictions dwelt on the importance of the African military campaigns in the world conflict, yet even those novelistic approaches kept on being mostly allusive or simply ironical. Contemporary African writers such as Tierno Monénembo or Patrice Nganang have finally managed to provide readers with accurate accounts of Africa at war and in resistance, be it on the french soil or the african continent.*

\*

Sous ce titre aragonien, je voudrais étudier l'implication de l'Afrique, dans les deux conflits mondiaux, comme une expérience historique fondamentale qui eut un double retentissement littéraire. D'une part, on vit émerger la figure du tirailleur comme un acteur à part entière de l'histoire politique et littéraire ; et, d'autre part, l'extension des conflits, depuis le Front en Europe jusqu'à la Guerre en Afrique, a tardivement conduit certains écrivains africains à réé-

valuer dans leurs fictions le rôle géopolitique majeur que jouait alors le continent noir.

## La France et l'Afrique

C'est donc à dessein que mon propos, dans son ambition de synthèse, s'élançait sous le parrainage d'Aragon et notamment d'une section de son *Roman inachevé*<sup>1</sup>. « La Guerre et ce qui s'ensuit » mêle en effet les souvenirs de l'auteur, qui fit l'épreuve des deux conflits, à des poèmes d'hommage à tous les soldats disparus, y compris ceux qui étaient issus des troupes dites « coloniales ». Certains vers en sont devenus célèbres, car ils furent mis en musique par Léo Ferré<sup>2</sup>. S'offrant ainsi comme une méditation sur l'histoire politique, et incidemment sur l'histoire littéraire – lesquelles eussent été fort différentes si le poète français et certains de ses amis étaient morts au combat<sup>3</sup> –, « la Guerre et ce qui s'ensuit » fait des deux guerres mondiales une charnière essentielle dans le vécu de l'auteur, dans l'histoire de son pays, et dans la relation qui lie ce dernier à l'Afrique. De façon intéressante, le second poème (« Dominos d'ossements ») reprend dans ses grands thèmes le « Cantique aux morts de couleur » qu'Aragon avait précédemment publié dans *Les Lettres françaises* puis dans son recueil *Mes caravanes*<sup>4</sup>. Dans ces tombeaux littéraires, Aragon interprète le sacrifice des tirailleurs sénégalais et des spahis nord-africains comme le destin tragique d'une commune humanité, par-delà les différences de couleur et de statut, et donc comme le signe avant-coureur d'une fraternisation à venir, entre l'Europe et l'Afrique<sup>5</sup>. De façon tout aussi significative, le poète

<sup>1</sup> ARAGON (Louis), *Le Roman inachevé. Poème*. Paris : Gallimard, 1956, 256 p.

<sup>2</sup> En particulier les chansons « Tu n'en reviendras pas » et « Est-ce ainsi que les hommes vivent ? » dans *Léo Ferré chante Aragon* (Polygram, 1961).

<sup>3</sup> « Il n'y a jamais eu rien de cela ni des ans qui suivirent / Je vous dis que nous sommes morts dans nos vêtements de soldats / Le monde comme une voiture a versé coulé comme un navire / Versailles Entre vous partagez vos apparences d'empires / Compagnons infernaux nous savons à la fois souffrir et rire / Il n'y a jamais eu ni la paix ni le Mouvement Dada » – ARAGON (L.), *Le Roman inachevé*, « La Guerre et ce qui s'ensuit », dans *L'Œuvre poétique*. T. XII : 1953-1956. Paris : Livre Club Diderot, 1980, 518 p. ; p. 310.

<sup>4</sup> ARAGON (L.), « Cantique aux morts de couleur », poème publié dans *Les Lettres Françaises* du 7 juillet 1949 et repris dans *Mes Caravanes* (Paris : Seghers, 1954) puis dans le volume XII de *L'Œuvre poétique* (*op. cit.*, p. 45-48).

<sup>5</sup> « Que saviez-vous des querelles / Que réglèrent en miaulant / Les fusants et les shrapnells / Ces inventions de blancs / Hommes noirs tombés en Flandres [...] La terre dans sa mémoire / Donne à tous également / Qu'ils soient blancs ou qu'ils soient noirs / La couleur des ossements / Ô gisants de notre terre / Vous avez de votre sang / Payé pour ceux qui restèrent / L'avenir éblouissant / Il transforme

français a mis en scène et célébré, à plusieurs reprises – y compris dans ses romans –, la bravoure des soldats africains, utilisés le plus souvent comme chair à canon, lors de la Guerre de tranchée, ou simplement « jetés en holocauste aux chars » ennemis<sup>6</sup>, pour ralentir leur avancée lors du Blitz de 1940 ou des campagnes africaines de 1942-1943, comme à l'occasion de la Bataille de Bir Hakeim.

Même si Aragon n'est, ce faisant, jamais allé « jusqu'à la reconnaissance du rôle déterminant des colonies dans la victoire »<sup>7</sup>, on lui saura gré d'avoir restitué une vision positive des troupes africaines, quand certains de ses contemporains confinaient la représentation de ces dernières dans les stéréotypes ou les fantasmes les plus déliants<sup>8</sup>. Pour n'en citer qu'un, le sulfureux Louis-Ferdinand Céline mentionne bien, à plusieurs reprises lui aussi, les troupes africaines dans ses romans, notamment dans *D'un Château l'autre*, mais c'est pour les décrier comme des sauvages sanguinaires et cannibales (« Brazzaville, c'était méchants douteux partout ! [...] en quart tous de vous foutre à la broche ! hachis ! paupiette »<sup>9</sup>), surpassés seulement dans leur catégorie par les nazis, « pires anthropophages que les Sénégalais de Strasbourg ! »<sup>10</sup>. Or, quoi qu'en craigne le romancier français, et en dépit du Serment de Koufra par lequel le colonel Leclerc avait fait jurer à ses troupes africaines, le 2 mars 1941, « de

---

en sacrifice / Les anciens assassinats / Noirs ou blancs nous sommes fils / De ces noces de Cana [...] » (« Cantique aux morts de couleur, caravane de Lorette », *Mes Caravanes, L'Œuvre poétique*, t. XII, *op. cit.*, p. 45-47). Cf. « Dominos d'ossements que les jardiniers trient / Pelouses vertes à l'entour des sépultures / Sous les pierres d'Arras fils d'une autre patrie / [...] Lorette que l'odeur d'Afrique gorge et saoule / Cimetière en plein ciel pâle au Sénégalais / L'oubli comme un burnous aux Marocains s'enroule » (« La Guerre et ce qui s'ensuit », *L'Œuvre Poétique*, t. XII, *op. cit.*, p. 299).

<sup>6</sup> ARAGON (L.), *Les Communistes (février 1939-juin 1940)*. Roman. Version originale. Introd. et notes de Bernard Leuilliot. Paris : Stock, 1998, 1008 p. ; p. 815-816.

<sup>7</sup> GRENOUILLET (Corinne), « Soldats africains et question coloniale dans l'œuvre d'Aragon », dans ID., coord., *Recherches croisées Aragon / Elsa Triolet*. Vol. 13. Strasbourg : Presses Universitaires de Strasbourg, 2011, 250 p. ; p. 78.

<sup>8</sup> Sur cette question, voir entre autres : LE NAOUR (Jean-Yves), *La Honte noire. L'Allemagne et les troupes coloniales françaises*. Paris : Hachette Littératures, coll. La Vie quotidienne, 2003, 276 p.

<sup>9</sup> CÉLINE (Louis-Ferdinand), *D'un château l'autre*, dans *Romans*, t. 2. Édition présentée, établie et annotée par Henri Godard Paris : Gallimard, coll. Bibliothèque de la Pléiade, 1974, 1257 p. ; p. 142. Voir également : LAFONT (Suzanne), « Des collabos aux balubas : le miroir sonore de l'histoire dans *D'un château l'autre* », dans *Céline et l'Allemagne. Actes du XIX<sup>e</sup> colloque international célinien*. Paris : Société d'études céliniennes, 2013, 308 p. ; p. 163-178.

<sup>10</sup> LAFONT (S.), « Des collabos aux balubas... », *art. cit.*, p. 169.

ne déposer les armes que lorsque nos couleurs, nos belles couleurs, flotteront sur la cathédrale de Strasbourg », il n’y avait plus aucun homme de couleur parmi ceux qui, aux côtés du Général Leclerc, libérèrent en 1944 Paris, puis Strasbourg, de l’Occupation allemande. La décision de « blanchir » la deuxième Division Blindée avait été prise – et actée – dès 1943.

On voit par ce paradoxe (la célébration posthume des troupes coloniales, mais l’indifférence au rôle de l’Afrique dans l’histoire de la France Libre), voire cette grossière erreur (l’absence des troupes africaines dans la geste de la Libération) que la littérature française n’a – jusqu’à ce jour – jamais vraiment restitué dans leur éclat, ni revisité dans leurs pages les plus sombres, les véritables aspects et parfois les travers de la relation franco-africaine durant la Seconde Guerre mondiale.

### L’Afrique en guerre

Du côté francophone, et plus spécifiquement africain, on pourrait semblablement s’étonner que les retentissements de la Guerre n’aient fait l’objet que de traitements parcellaires et ponctuels. La naissance de la littérature africaine francophone est pourtant étroitement liée à l’expérience de la Première Guerre mondiale et à la figure littéraire du tirailleur, si l’on considère le Sénégalais Bakary Diallo, auteur présumé du roman *Force-Bonté*<sup>11</sup>, comme le fondateur d’une longue lignée littéraire, depuis les anciens tirailleurs que furent à sa suite les écrivains Léopold Sédar Senghor, Ousmane Sembène, Ahmadou Kourouma, jusqu’aux enfants-soldats qui ont à leur tour pris la plume (Serge Amisi) ou simplement trouvé voix dans celles des grands romanciers africains contemporains (Kourouma derechef, et aussi Tierno Monénembo, Emmanuel Dongala, Abdourahman Waberi...) <sup>12</sup>. Mais à l’exception des Congolais Tchicaya U Tam’Si et Henri Lopes, du Malien Yambo Ouologuem ou de l’Ivoirien Ahmadou Kourouma, rares furent au XX<sup>e</sup> siècle les romanciers africains qui s’intéressèrent de près à cette époque de la Seconde Guerre mondiale, pourtant déterminante dans l’histoire de leur continent.

---

<sup>11</sup> DIALLO (Bakary), *Force-Bonté*. Paris : Rieder, 1926. Réédition : *Force-Bonté*. Préf. de Mohamadou Kane. Dakar-Abidjan : Nouvelles éditions africaines ; Paris : Agence de coopération culturelle et technique, 1985, XIX-171 p.

<sup>12</sup> Voir le dossier « L’enfant-soldat : langages et images », coordonné par Nicolas Martin-Granel dans *Études Littéraires Africaines*, n°32, 2011, p. 7-205.

*Le Congo à l'honneur ?*

L'aventure politique et militaire de la France Libre apparaît en filigrane de deux romans d'U Tam'Si (*Les Cancrelats*, *Les Méduses ou les Orties de la mer*)<sup>13</sup>, mais à la manière d'une rumeur puis d'une toile de fond lointaine, alors même que Brazzaville, où se déroule l'intrigue, fait longtemps office de capitale de la France Libre, de 1940 à 1943. Lisons quels retentissements connaît le conflit mondial dans la vie quotidienne des protagonistes :

Un soir, une nouvelle immobilisa les gens dans les rues de Brazzaville. La nouvelle gravitait autour d'un seul mot. Le mot roulait dans les bouches comme une rare liqueur à laquelle les palais voulaient s'habituer. On le prononçait en faisant une grimace, puis on levait la tête pour s'étourdir du désespoir des sirènes. La guerre. Selon les imaginations, on se la représentait comme une grosse araignée ou comme un trou plus horrible que l'enfer où des hommes descendaient par vagues compactes au son des musiques militaires. Paulin apprit à l'école une chanson dans laquelle on disait : « Maréchal, nous voilà ! » Les rues de Poto-Poto se remplirent de tirailleurs. On se familiarisa avec la guerre. La guerre ressemblait maintenant aux Mboulou-Mboulou (tirailleurs) ; les nouvelles de la guerre telles que les rapportaient boys et cuisiniers étaient des légendes où le merveilleux tenait la place d'honneur. Mais un tirailleur s'était pendu à Pointe-Noire. Un après-midi débarqua le héros de cette guerre merveilleuse. De Gaulle changé en Jeanne d'Arc avait été séduire Hitler. C'est ainsi que le Général avait réussi à perdre de mauvaises batailles, pour limiter les dégâts, sûr de la victoire finale !<sup>14</sup>

C'est la guerre. C'est le front partout. On aimerait plutôt être au front là-bas avec de Gaulle. Il faut être citoyen français pour cela, pour marcher au combat avec de Gaulle, sinon c'est derrière, avec les Mboulou-Mboulou – pas de casque avec la croix de Lorraine mais une chéchia rouge. La frustration fait prendre le parti de ceux qui disent « y en a marre », il ne faut pas dire qu'ils ne savent pas pourquoi. Ils savent, ils savent que l'on vit mal avec la fatigue tout le temps dans les reins [...] <sup>15</sup>.

<sup>13</sup> TCHICAYA U Tam'si, *Les Cancrelats*. Roman. Paris : Albin Michel, 1980, 309 p. ; ID., *Les Méduses ou Les orties de mer*. Roman. Paris : Albin Michel, 1982, 265 p.

<sup>14</sup> TCHICAYA U Tam'si, *Les Cancrelats*, *op. cit.*, p. 265.

<sup>15</sup> TCHICAYA U Tam'si, *Les Méduses ou Les orties de mer*, *op. cit.*, p. 162.

L'action des *Méduses* se déroulant en juin 1944, c'est donc bien au blanchiment des troupes françaises libres que fait allusion le narrateur, répétant ici la *vox populi* ; mais à l'exception de quelques références à de Gaulle, et du leitmotiv « c'est la guerre », les romans de Tchicaya U Tam'Si n'offrent que de faibles échos du conflit mondial<sup>16</sup>.

De son côté, Henri Lopes installe l'un de ses plus beaux récits, *Le Lys et le flamboyant*, dans le Congo des années quarante où parviennent sporadiquement des nouvelles du front africain, avec notamment la fameuse bataille de Bir Hakeim et la résistance acharnée des troupes françaises libres aux assauts de Rommel et de ses chars. Mais le sérieux de cette guerre se voit quelque peu désamorcé par le fait qu'elle constitue d'abord un modèle ludique pour le narrateur, Victor-Houang Augagneur : enfant à l'époque de ces événements, il s'amuse en effet à les rejouer avec ses soldats de plomb<sup>17</sup>.

Un homme coiffé en brosse [...] s'est levé, en saluant plusieurs fois du buste, a souri puis s'est concentré. Il prenait la parole au nom des Français libres.

Certaines personnes chuchotèrent quelque chose à l'oreille de leur voisin, vraisemblablement le nom de l'orateur.

Après quelques mots rapides d'introduction, celui-ci annonça que les Alliés et les Forces françaises libres (chaque fois, il abrégait en disant les FFL) venaient de débarquer à Toulon. [...]

C'était Radio Brazzaville qui l'avait annoncé à midi, et un message venait d'arriver du gouvernement général. L'homme a rappelé le débarquement de Normandie, deux mois auparavant, et a précisé qu'outre les Anglais et les Américains, les troupes parties du Moyen-Congo, de l'Oubangui et du Tchad participaient à l'opération sous la direction du général de Lattre de Tassigny. [...]

L'orateur a rappelé la victoire de la VIII<sup>e</sup> armée de Montgomery sur les troupes de Rommel puis la campagne de Tripolitaine. Il a mentionné le nombre de prisonniers et de chars pris à l'ennemi. [...]

– Dans ces combats des forces de la raison contre celles de la barbarie, nos troupes ne sont pas restées inactives. Elles ont héroïquement contenu les Allemands sur la frontière algéro-

<sup>16</sup> Sur les suites de l'engagement africain dans la Seconde Guerre mondiale, et notamment les élections parlementaires à l'assemblée constituante, lire *Les Cancrelats*, op. cit., p. 197-198 ; sur de Gaulle, lire *Les Méduses*, op. cit., p. 112 et 177.

<sup>17</sup> LOPES (Henri), *Le Lys et le flamboyant*. Roman. Paris : Seuil, 1997, 430 p. ; p. 35, 129 et 166.

tunisienne, tandis que la 2<sup>e</sup> DB du général Leclerc et le BM 11 ont fait la jonction avec les troupes de Montgomery. [...]

L'orateur toussota puis marqua une pause parce que le brouhaha qui avait suivi l'ovation ne s'était pas encore dissipé.

– ... je suis aujourd'hui en mesure de vous fournir des détails sur la bataille de Bir Hakeim dont je vous avais fait état il y a maintenant quelques mois.

Tous les regards étaient suspendus à ses lèvres. J'essayais de retenir par cœur les péripéties de l'épopée pour en faire usage dans mes parties de soldats de plomb : l'encercllement de nos troupes par Rommel ; l'ultimatum de ce dernier ; la réponse de Koenig, inspirée par celle de Cambronne ; la percée nocturne des légionnaires au corps au corps... [...]

– Dans ce combat nocturne où tous les protagonistes avaient la même couleur et où le sang versé avait la même teinte, quelle qu'en fût la victime, que d'actes héroïques, que de sacrifices qui demeureront à jamais anonymes ! Métropolitains ou Africains, nos gars furent merveilleux<sup>18</sup>.

Ces trois pages partiellement tronquées mettent en scène l'un des premiers récits historiques, à l'époque des événements, de la geste de la France libre, depuis la campagne militaire en Lybie jusqu'au débarquement dans le Var. Mais les repères chronologiques y apparaissent à rebours, puisqu'on mentionne d'abord le débarquement en Provence pour revenir ensuite à la jonction opérée entre les troupes du Général Leclerc avec celles du Britannique Montgomery, en janvier 1943, puis à la bataille de Bir Hakeim, « clé de tout »<sup>19</sup>, qui l'avait précédée du 26 mai au 11 juin 1942. On notera par ailleurs la dénomination incongrue de ces événements comme « campagne de Tripolitaine »<sup>20</sup>. Il s'ensuit un certain effet de confusion, probablement liée aux souvenirs diffus du narrateur. On retiendra surtout le tombeau final, qui s'inscrit dans le droit fil des poèmes d'Aragon.

#### *Fictions ironiques*

De façon significative mais contrastée, Ouologuem et Kourouma ont quant à eux privilégié l'ironie pour restituer cette histoire.

---

<sup>18</sup> LOPES (H.), *Le Lys et le flamboyant*, op. cit., p. 164-167.

<sup>19</sup> LOPES (H.), *Le Lys et le flamboyant*, op. cit., p. 167.

<sup>20</sup> LOPES (H.), *Le Lys et le flamboyant*, op. cit., p. 165.



Dans *Le Devoir de violence*<sup>21</sup>, le narrateur adopte en effet le point de vue des puissants, à savoir la dynastie des Saïfs, quand il raconte l'implication des tirailleurs dans le premier conflit mondial :

Pour appâter les tirailleurs, gourmands des splendeurs du Saint Paradis, la noblesse s'insurgea en salvatrice d'âmes martiales : soldats, gardes, fantassins et combattants, embrassant leurs moitiés aux pagnes criards, affublèrent leurs bras de talismans, et, serrant à leur cou les lourds gris-gris sur lesquels tombaient leurs sourires dorés, ils se ruèrent à l'armée, s'y ralliant ! Des troubles graves naquirent, des séditions aussi, fomentées par des esprits lucides bien que populaciers – le pal les attend ! – criillant : « N'étaient-ils pas, les tirailleurs, à ces moments-là comparables aux martyrs du christianisme primitif, qui s'en allaient affronter la gueule des lions dans les cirques, bramant leur foi en la résurrection éternelle ? »

Mais, Commandeur des croyants, Saïf fit voir au peuple illuminé combien penser au lieu de croire était misérable ; il envoya donc à Mossé des sanguinaires bravachement tirailleurs, leva une multitude d'hommes robustes armés qui de couteaux, qui de hoes, qui de bâtons ferrés, de frondes ou de rares fusils, et, fanatisés par les sorciers, tous coururent à la mort avec gaieté, s'imaginant qu'ils ressusciteraient, et brandissant de la main gauche une queue de taureau<sup>22</sup>.

La guerre est présentée dans le roman comme une nouvelle occasion de manipuler les codes symboliques dominants, en particulier les croyances religieuses, au bénéfice des élites aristocratiques et au détriment, bien sûr, des populations crédules. La mention d'une critique lucide de cet agencement, sur le mode d'un discours direct anonyme, jette en vérité un jour négatif sur toute la martyrologie poétique qui, en Afrique avec Senghor<sup>23</sup> comme en France avec Aragon, a voulu réinterpréter le gaspillage de vies humaines comme un sacrifice, que ce dernier fût d'ordre religieux ou politique.

Sur le même mode d'un ré-encodage symbolique de l'histoire, l'ironie se fait plus mordante encore dans le second roman de Kourouma, *Monnè, outrages et défis*<sup>24</sup>. Lorsqu'éclatent la Première,

<sup>21</sup> OUOLOGUEM (Yambo), *Le Devoir de violence* [1968]. Roman. Préface par Christopher Wise. Paris : Le Serpent à Plumes, coll. Fiction française, 2002, 269 p.

<sup>22</sup> OUOLOGUEM (Y.), *Le Devoir de violence*, op. cit., p. 182-183.

<sup>23</sup> SENGHOR (Léopold Sédar), *Hosties noires*. Paris : Le Seuil, 1948, 92 p.

<sup>24</sup> KOUROUMA (Ahmadou), *Monnè, outrages et défis* [1990]. Paris : Le Seuil, coll. Points, n°556, 2001, 277 p.

puis la Seconde Guerre mondiale, il ne s'y passe rien de notable – sinon la promotion du roi Djigui au rang de premier collaborateur et pourvoyeur de troupes africaines, puis sa déchéance par le régime de Vichy, en 1940, au bénéfice de son fils Béma, pour accomplir cette même mission. Ces « saisons d'amertume » et de dépossession de tout pouvoir sont d'abord réinterprétées par Djigui et ses proches comme une nouvelle ère de résistance passive, la « fin des reculades », que le hasard fait historiquement coïncider avec l'avènement d'un contre-pouvoir au Gouvernement Général d'Afrique de l'Ouest (aux ordres de Vichy), avec la France libre sise en Afrique Équatoriale Française. Lorsque le bien nommé Héraud, représentant colonial des gaullistes, fait son retour à Soba, il procède à son tour, avec l'appui du griot et de l'interprète de Djigui, à un véritable « réencodage africain » des événements de la Seconde Guerre mondiale, sur un mode aussi burlesque qu'ironique. Lisons plutôt :

Le commandant Héraud parla longtemps ; l'interprète traduisit ; pour la compréhension du Centenaire, le griot commenta et interpréta les derniers événements intervenus dans le monde [...]. L'infructueuse tentative de débarquement à Dakar ne découragea pas le général de Gaulle. Bien au contraire. Il monta et rencontra ses trois autres collègues. Ils se réunirent à quatre, les quatre grands parmi les cinq qui s'étaient partagé le monde. Lui, de Gaulle, chef des empires du Sud (les Arabies, les Négritiques et les mers australes), Churchill, chef des empires du Nord (Londres, les Îles britanniques et tous les océans nordiques), Roosevelt, chef des empires de l'Ouest (New York, les Amériques et les océans du couchant), Staline, chef des empires du Levant (Moscou, les Russies et les océans orientaux). Eux, les quatre maîtres des quatre points cardinaux, jurèrent de poursuivre la guerre et de ne l'arrêter que le jour où ils auraient détruit le cinquième empire et tué Hitler, cinquième maître du monde, chef des empires du Milieu (Berlin, les Francs, les Italiens et les mers du Milieu). Les quatre alliés s'en allèrent consulter le plus grand devin de l'univers qui leur dévoila les secrets de guerre du maître de Berlin, ses totems, ses faiblesses et leur recommanda des ensorcellements qu'ils pratiquèrent, des sacrifices qu'ils égorgèrent.

Après les libations et les sacrifices, de Gaulle descendit à l'extrémité des Négritiques à Brazzaville, y rassembla les Nègres de toutes les tribus, dont ceux de Soba. Il constitua une armée redoutable à la tête de laquelle il remonta le désert par la piste des pèlerins, feignant d'aller au pèlerinage de La Mecque. Hitler se

laissa abuser par le stratagème ; s'il avait été musulman, il eût su qu'un infidèle comme de Gaulle ne pouvait pas pèleriner. Arrivé à hauteur des mers des Arabies, le chef des Français insoumis se dirigea vers l'Ouest, traversa le désert, arriva aux bords des mers du milieu et attendit. Dès qu'apparut le soleil du jour faste indiqué par le devin, le jour le plus long de l'année, les quatre maîtres des quatre points cardinaux attaquèrent au même moment. Les sacrifices étaient exaucés, les ensorcellements réussis : comme l'avait prévu le devin, au moment de l'attaque, Hitler drogué dormait – personne ne réussit à le réveiller –, tous les maréchaux de l'Empire allemand avaient abandonné leurs postes et se délassaient en Prusse, dans les bras de leurs maîtresses. Les attaques purent se développer et, avant que Hitler ne se réveillât, que les maréchaux pussent regagner les postes de commandement des marches de l'empire, les soldats allemands furent bousculés, vaincus et mis en déroute. [...] En triomphateur, de Gaulle s'attribua la force et le pouvoir en France, et en maître des Arabies, des Négrities, il parla :

« Moi, le général de Gaulle, j'ai vengé le *monnè* que le caporal Hitler avait infligé à tous les généraux du monde.»

Djigui décocha un sourire d'admiration pour de Gaulle : il venait de comprendre l'histoire de la dernière guerre<sup>25</sup>.

Kourouma fait ici un subtil usage de la « raison orale »<sup>26</sup> africaine, avec la fonction imageante et la dramatisation qui se trouvent mises au service d'un véritable schème initiatique, où se conjoignent soudain « ruse de l'intelligence » et « ruse de l'histoire »<sup>27</sup>. En faisant en effet l'épreuve de l'occupation nazie, les Français auraient enfin compris ce qui se trouvait au cœur de l'expérience africaine de la colonisation, d'où la formule du Général de Gaulle, qui dit avoir « vengé le *monnè* » infligé par Hitler. Ce *monnè* est évidemment double : en son sens littéral, c'est l'humiliation qu'un subalterne – ici un caporal, ailleurs un « infidèle » – impose à des personnages de haut rang – ici des généraux, ailleurs des théocrates musulmans – auxquels il devrait normalement témoigner le plus grand respect...

<sup>25</sup> KOUROUMA (A.), *Monnè, outrages et défis*, op. cit., p. 209-210.

<sup>26</sup> DIAGNE (Mamoussé), *Critique de la raison orale. Les pratiques discursives en Afrique noire*. Préf. de Bonaventure Mvé-Ondo. Niamey : CELHTO ; Paris : Karthala ; Dakar : IFAN, coll. Tradition orale, 2005, 600 p.

<sup>27</sup> VERNANT (Jean-Pierre) et DETIENNE (Marcel), *Les Ruses de l'intelligence, la mètis des Grecs*. Paris : Flammarion, 1974, 316 p. ; HEGEL (Georg Wilhem Friedrich), *La Raison dans l'histoire*. Trad. nouv., introd. et notes par Kostas Papaioannou. Paris : UGE, coll. Le Monde en 10/18, n°235-236, 1965, 313 p.

Mais au sens figuré, c'est aussi l'outrage que le racisme hitlérien imposa à l'Europe et à ses idéaux humanistes, et dont les prémisses commencèrent, selon Hannah Arendt et Aimé Césaire, avec la colonisation et la déshumanisation de l'Afrique<sup>28</sup>. Ce récit subtil force donc à juste titre « l'admiration du roi Djigui ». Mais cette clause est elle-même particulièrement ironique, car, ainsi que l'a montré Maxime Del Fiol,

on peut l'analyser de deux manières opposées. Soit, dans un sens négatif, ethnocentriste et condescendant, voire raciste, à la manière du discours écrit par son conseiller Henri Guaino et prononcé à Dakar par le président français Nicolas Sarkozy en juillet 2007, comme la manifestation du décalage des Malinkés, restés en dehors de l'histoire et n'ayant compris les événements que de manière déformée, voire grotesque, la réappropriation africaine de la compréhension de l'histoire devant être considérée comme une désacralisation burlesque de l'épique et un écart par rapport la modernité. Ou à l'inverse, et c'est ainsi qu'il me semble légitime de l'interpréter, en prenant en compte la part de comique farcesque que comporte également le récit, comme la conjonction enfin réalisée des temporalités, car si l'on considère avec le roman lui-même que l'irruption de la colonisation a représenté un conflit entre deux régimes d'historicité, la temporalité cyclique africaine et la temporalité européenne « moderne » linéaire, Djigui comprend pleinement l'histoire en son actualité même. La réappropriation culturelle n'est donc pas le signe de l'incompréhension et de l'ahistoricité des Malinkés, mais le processus qui leur permet d'articuler sans la nier leur propre histoire à l'histoire mondiale, et de produire ainsi une conscience africaine globalisée<sup>29</sup>.

## L'Afrique en résistance

Je voudrais m'intéresser à présent aux infléchissements que deux romanciers contemporains, Tierno Monénembo avec *Le Terroriste*

---

<sup>28</sup> ARENDT (Hannah), *The Origins of Totalitarianism*. New York : Harcourt & Brace, 1951, xv-477 p. ; CÉSAIRE (Aimé), *Discours sur le colonialisme*. Paris : Présence Africaine, 1955, 72 p.

<sup>29</sup> DEL FIOL (Maxime), « L'écriture africaine de la colonisation française dans *Monnè, outrages et défis* d'Ahmadou Kourouma : épreuves, exorcismes », dans MANGEON (A.), dir., *L'Empire de la littérature*. Rennes : Presses Universitaires de Rennes, coll. Plurial, 2016, p. 131.

noir, et Patrice Nganang avec *La Saison des prunes*<sup>30</sup>, ont récemment apportés aux représentations de l’Afrique en guerre. Par « infléchissements », il faut entendre une manière de marquer tout à la fois une continuité et une rupture avec leurs prédécesseurs.

*Addi Bâ, martyr de la résistance*

*Le Terroriste noir* s’inscrit dans une longue tradition de représentations du tirailleur, dont Boniface Mongo-Mboussa a pu montrer qu’il constituait un héros paradoxal, voire un anti-héros dans la littérature africaine francophone<sup>31</sup>. Mais en s’intéressant à la figure historique du Guinéen Addi Bâ, fusillé par les Allemands le 3 décembre 1943 à Épinal, Monénembo innove profondément, ainsi que le souligne Lydie Moudileno dans un article à paraître<sup>32</sup>. Son projet romanesque dépasse en effet la « simple condamnation de la République oublieuse », et même ingrate, envers ses troupes coloniales mobilisées durant les deux Guerres mondiales. Une telle condamnation a certes souvent servi de filigrane aux publications discutées dans notre dossier, comme *Le Nègre Potemkine* de Blaise Ndjehoya. Monénembo met plutôt en avant « la singularité d’un parcours individuel » qui voit Addi Bâ passer du statut de simple tirailleur à celui de résistant pionnier dans le maquis des Vosges. Lisons l’analyse que Lydie Moudileno propose de ce glissement majeur :

La grande originalité de l’histoire d’Addi Bâ et du roman de Monénembo qui la reprend tient à la focalisation sur les activités de résistant du tirailleur, celles-là même qui lui ont valu dans la vie réelle la remise posthume de la Médaille de la Résistance en 2003. Dans l’Histoire comme dans le roman, le passage de la fonction de tirailleur à celle de résistant modifie fondamentalement les termes de l’entreprise mémorielle. Blessé et rapatrié, il serait comme ce fut le cas pour la majorité de ses compagnons d’armes demeuré anonyme. Addi Bâ se distingue de ce destin d’anonymat et impose sa marque individuelle à l’Histoire à partir du choix qu’il fait non seulement de rester dans la région

<sup>30</sup> MONÉNEMBO (Tierno), *Le Terroriste noir*. Roman. Paris : Le Seuil, 2012, 224 p. – dorénavant abrégé en *TN* ; NGANANG (Patrice), *La Saison des prunes*. Paris : Philippe Rey, 2013, 443 p. – dorénavant abrégé en *SP*.

<sup>31</sup> MONGO-MBOUSSA (Boniface), « Tirailleur tirillé. Une figure littéraire ambiguë », *Africultures*, janvier 2000. En ligne : <http://www.africultures.com/php/?nav=article&no=1221> (consulté le 05.09.2015).

<sup>32</sup> MOUDILENO (Lydie), « “Il devint un Romaincourtien”. Histoire coloniale et histoire régionale », dans VAN DEN AVENNE (Cécile), dir., *Tierno Monénembo*. Paris : Classiques Garnier, coll. Écrivains francophones, 2015 (à paraître). Les expressions entre guillemets qui suivent sont tirées de cet article.

où il est « tombé », mais de continuer hors de tout contrat le combat pour la France contre les Allemands. Ce combat, on le sait, tous n'ont pas choisi de le continuer en 1940.

Le contexte de l'Occupation et de la Résistance change radicalement la question de l'allégeance à la France, dans la mesure où l'idée même de la France est transformée. Car là où le tirailleur, en tant que soldat de l'Empire, se battait contre ses propres intérêts pour une puissance colonisatrice, en 1940, c'est pour une tout autre France qu'il s'engage ici : la France combattante par opposition à la France résignée, la France déterminée à stopper la « barbarie » nazie, bref, la France de la liberté, de la fraternité et des droits de l'homme. Ainsi, l'héroïsme s'accompagne d'un engagement moral dans une bataille des forces du Bien contre celles du Mal (où le Mal est évidemment l'Allemagne), et dans laquelle le patriotisme est exempté du soupçon de naïveté. Le patriotisme du résistant africain se lit désormais comme un patriotisme exemplaire, authentique et éthiquement irréprochable. Loin d'être paradoxale comme dans le cas du tirailleur, la lutte contre le Mal incarné subsume alors les autres velléités de libération, y compris anticoloniale<sup>33</sup>.

Il s'opère ainsi dans le roman tout à fois une subversion et une conversion. Au fil des pages, on découvre en effet qu'Addi Bâ n'est pas arrivé en France avec les troupes coloniales, mais bien avant, puisqu'il accompagna dans son enfance un ancien administrateur colonial, Maurice Maréchal, et qu'il grandit à ses côtés à Langeais (TN, p. 48). En intégrant plus tard le village vosgien de Romaincourt, Addi Bâ échappe par ailleurs au sort de « cette armée de fantômes » (TN, p. 66) qui peuplait à l'époque les forêts françaises, avec les ex-tirailleurs se terrant pour échapper à leur exécution probable ou à leur internement certain dans un *Front Stalag*. Pour apprécier la singularité de ce destin, on peut mesurer l'écart avec *Le Devoir de violence*, où Yambo Ouologuem livrait une version ironique de cette même réalité en mettant en scène Raymond-Spartacus Kassoumi.

Laissé pour mort près de Mehun-sur-Yèvre où il avait été enseveli sous les décombres d'une maison, il réussit, après d'innombrables précautions, à se dégager, visage tuméfié, corps endolori. Il attendit la nuit, et, bien après que ses jambes eurent déliré trois heures en luttant à se dépasser l'une l'autre, il se retrouva au bord d'une rivière, au pied d'un saule, parmi une vaste cheve-

<sup>33</sup> MOUIDILENO (L.), « "Il devint un Romaincourtien"... », *art. cit.*

lure d'herbes frêles, luisant sous la faible clarté lunaire. [...] Kassoumi vécut de feuilles ou de fruits sauvages, de rats et de racines ; réduit à la bestialité, il ne cessait de cogner, des heures, des nuits, des mois, son front de ses poings pour bien se rappeler l'absurdité de toute tentative de suicide. Et cette vie-là, énigme de l'inquiétude et de la destinée, dura dix-huit mois – qui lui apparurent comme une grande route reliant, sans solution de continuité, espoir et agonie, incessamment frappés, cependant, d'un extrême sentiment de terreur de l'Allemand, que le soldat redoutait de voir surgir de cette France occupée. Lorsque enfin l'étroit égoïsme de ses appréhensions le quittait, Kassoumi s'approchait des villes et, à cinq kilomètres d'elles, terrorisé à la seule pensée du « collabo », il regagnait vite les taillis, les fourrés, animal. En octobre toutefois, malade et terrassé par les affres de l'automne 1945 – l'hiver précédent l'avait miné, où il s'était huppé de peaux de lapins pris au collet –, il se décida à gagner Paris, de se perdre dans la foule, échappant au jeûne fréquent de son état <sup>34</sup>.

Le contraste est saisissant, en effet, entre ce Raymond-Spartacus soumis et « terrorisé », et le « résistant » Addi Bâ qualifié, à ce titre, de « terroriste noir » par les Occupants allemands.

Un autre renversement, intradiégétique et non plus thématique ou intertextuel celui-là, s'opère au cœur du récit. Addi Bâ est symboliquement rattaché à la famille des Tergoresse, laquelle s'était séparée de sa branche rivale, les Rapenne, au moment de la Première Guerre mondiale. (Jean Tergoresse s'était en effet trouvé « planqué » « sur intervention du sénateur-maire de la ville » (*TN*, p. 84), tandis que Jean Rapenne avait subi l'épreuve du feu.) En s'engageant dans la résistance, Abbi Bâ rachète cependant l'honneur militaire des Tergoresse, sa bravoure se situant aux antipodes de leur poltronnerie.

Mais ainsi que le rapporte la narratrice, le parcours exemplaire d'Addi Bâ n'est point le simple fruit du hasard (l'« insolite rencontre avec les Valdenaire », qui le découvrent agonisant dans les bois – *TN*, p. 12) ; il relève aussi d'une forme de prédestination : « Pour qu'il arrive à Romaincourt, il aura fallu qu'un Bambara quitte Ségou, marche jusqu'au Fouta-Djalon, et que les Valdenaire aillent cueillir des champignons... » (*TN*, p. 195). L'élément déterminant est donc la visite d'un Mage, qui « avait marché un millier de kilomètres » pour venir annoncer au père d'Addi Bâ la destinée

---

<sup>34</sup> OULOLOGUEM (Y.), *Le Devoir de violence*, op. cit., p. 242-243.

exceptionnelle de son fils<sup>35</sup>. Ici s'opère la conversion à laquelle je faisais précédemment allusion : quoique d'éducation musulmane, Addi Bâ s'apparente en effet de plus en plus à une figure christique dans le récit. Son arrivée et son installation à Romaincourt sont le point de départ d'un nouveau calendrier<sup>36</sup> ; il maintient – envers et contre tous – un lien avec la prostituée Bernadette, dite Asmodée, mise au ban par tout le village (*TN*, p. 102) ; son arrestation se fera finalement sur dénonciation d'un traître, et après son exécution, il s'identifiera pour toujours à la figure du « fiancé » dans l'imaginaire de la narratrice, Germaine Tergoressse, restée célibataire et devenue « bâbette de curé », c'est-à-dire servante du prêtre dans sa paroisse (*TN*, p. 182 et 185). Si l'on ajoute à ces éléments que le Christ fait, pour les Romaincourtiens, office de « surdestinataire supérieur »<sup>37</sup> à qui l'on s'en remet pour tirer quelque sens de l'histoire, et que le récit est par ailleurs adressé de bout en bout à un nouvel Addi Bâ, neveu guinéen du fameux tirailleur résistant, venu en « pèlerinage » à Épinal pour assister à la canonisation de son oncle dans la sainte mémoire de la Résistance française (*TN*, p. 115 et 174), on ne peut qu'observer une certaine continuité entre le récit monénembéen et l'ancienne figuration sacrificielle et chrétienne du tirailleur chez le Senghor d'*Hosties noires*, dont une citation est précisément mise en exergue en ouverture du *Terroriste noir*<sup>38</sup>.

#### *Les chiasmes de l'histoire*

Passons à présent au dernier roman de Patrice Nganang, *La Saison des prunes*. Un double lien s'y découvre avec *Le Terroriste noir* : on notera d'abord le choix narratif d'une fictive implication du lecteur,

<sup>35</sup> « Ce garçon n'est pas un garçon ordinaire. Son âme est tatouée par les dieux, il fera parler de lui. [...] C'est là-bas [chez les Blancs] qu'il vivra sa vraie vie et c'est là-bas qu'il la perdra » (*TN*, p. 189-190).

<sup>36</sup> « Cet accident fit date. On disait "l'année de l'accident" comme on disait "l'année de la Saint-Barthélémy des cochons". [...] C'était notre repère, notre année zéro à nous » (*TN*, p. 36).

<sup>37</sup> « Doux Jésus, je n'ai aucune preuve pour les accuser, je n'en ai pas non plus pour les acquitter ! Toi seul pourras en décider, le moment venu, là-bas devant la justice du ciel » (*TN*, p. 85) ; et à la fin du récit, on trouve cette règle : « À Romaincourt, on ne châtie pas, Monsieur. On isole dans une muraille de silence et de rancœur, on s'en remet à Jésus-Christ et au temps pour que la malédiction achève son œuvre » (*TN*, p. 215).

<sup>38</sup> « On fleurit les tombes, on réchauffe le soldat inconnu, / Vous, mes frères obscurs, personne ne vous nomme ». Sur la transfiguration christique des tirailleurs dans *Hosties noires* de Senghor, voir : PARENT (Sabrina), *Cultural Representations of Massacre. Reinterpretations of the Mutiny of Senegal*. New York & Basingstoke : Palgrave & Macmillan, 2014, 224 p.



qui était obtenue chez Monénembo par la technique du récit adressé à un destinataire muet, le neveu d'Abbi Bâ, et qui fonctionne ici de manière plus classique par les multiples interpellations du « cher lecteur »<sup>39</sup>. On constatera ensuite une semblable transfiguration de la figure du tirailleur en « résistant » de la première heure, cette fois en Afrique même, puisque le roman narre l'intégration du Cameroun à la France libre, et notamment l'engagement de ses fils dans les troupes du Colonel (devenu bientôt Général) Leclerc. Tout en mettant au cœur de son intrigue l'une des pages les plus glorieuses de la relation franco-africaine, le roman de Patrice Nganang offre une réflexion originale sur l'histoire littéraire et politique africaine.

Le récit s'ouvre sur le retour de Louis-Marie Pouka dans son village natal d'Édéa, pour y fonder un cercle littéraire. Le narrateur pointe d'abord l'un des premiers retentissements de la Seconde Guerre mondiale en Afrique. En mobilisant, dans les troupes de Leclerc, tous les membres plus ou moins lettrés du « cénacle de Pouka », depuis le bûcheron Hegba jusqu'aux tirailleurs Aloga, Philothée et Bilong, dont pas un n'échappera en définitive à la mort, l'auteur montre les effets directs de la Seconde Guerre mondiale sur la vie littéraire africaine : en d'autres circonstances, une autre histoire eût pu s'écrire, alternative à celle des écrivains français et africains rescapés de la guerre qui, pour partie, fonderont leurs succès littéraires sur la disparition de leurs congénères ou de leurs prédécesseurs... Il est à cet égard significatif qu'en 1948, le poète camerounais Pouka soit finalement absent – au même titre que d'autres poètes ouest-africains comme Bernard Dadié ou Fodeba Keïta – de l'*Anthologie de la nouvelle poésie nègre et malgache de langue française* éditée par Léopold Sédar Senghor (*SP*, p. 420-421). L'histoire littéraire qui vit le triomphe de la négritude parisienne (et bientôt académicienne) doit donc se lire comme la face diurne d'aventures éditoriales moins célèbres mais tout autant héroïques, à savoir « la conquête de l'espace public colonial » en Afrique même, qu'a très bien étudiée et mise en relief Hans-Jürgen Lüsebrink<sup>40</sup>.

Mais cette opposition entre deux versants d'un même phénomène historique n'est malgré tout pas la plus importante dans *La Saison des prunes*. Sous les premiers pas et bientôt derrière la geste de la France

<sup>39</sup> *SP*, p. 21, 206, 320, 391, 393, 410, entre autres.

<sup>40</sup> LÜSEBRINK (Hans-Jürgen), *La Conquête de l'espace public colonial. Prises de parole et forme de participation d'écrivains et d'intellectuels africains dans la presse à l'époque coloniale (1900-1960)*. Frankfurt a.M. / London : IKO Verlag ; Québec : Éditions Nota Bene, coll. Studien zu den frankophonen Literaturen ausserhalb Europas, Bd. 7, 2003, 272 p.

libre, dont l'aventure commence pour Leclerc au Cameroun, lorsqu'il débarque à Douala en août 1940, se découvre en effet un revers moins glorieux et certainement plus pervers, à savoir la recolonisation du Cameroun par les hommes du Général de Gaulle. Le narrateur s'attache dès lors à poursuivre ce qu'il appelle lui-même les « chiasmes de l'histoire » (*SP*, p. 150) : le fait d'abord, pour un territoire occupé en Afrique, d'être garant de la liberté française, et sa subséquente mise au pas militaire aux cris et aux tracts gaullistes de « Vive le Cameroun libre ! » ou « Le Cameroun proclame son indépendance politique et économique ! » (*SP*, p. 101), dans les intérêts des troupes gaullistes ; les parallèles asymptotiques, ensuite, entre l'entrée de Leclerc à Yaoundé, à la tête de troupes essentiellement noires, et son entrée ultérieure dans Paris, en août 1944, à la tête de Forces françaises libres résolument « blanchies »<sup>41</sup> ; enfin le discours de de Gaulle dans la salle des fêtes d'Akwa, par lequel il invitait les populations à se joindre aux Forces françaises libres, puis celui de Ruben Um Nyobè dans le même lieu, quelques années plus tard, pour demander « aux foules de briser le projet colonial gaulliste » tandis que, « sans blague, ce sont les forces de de Gaulle qui le condamneront à mort » (*SP*, p. 150)... Du point de vue de la France, de Gaulle peut bien être considéré comme un rebelle puis un libérateur – du point de vue de l'Afrique, et notamment du Cameroun, il n'en demeure pas moins un colonisateur d'un nouveau type, c'est-à-dire un « néocolonisateur » (comme on parle aujourd'hui du « néocolonialisme ») que l'un des rares personnages lucides du roman, le commerçant camerounais Fritz, ami d'Um Nyobè, qualifie même de « cancer dans notre histoire » (*SP*, p. 305).

Oui, la recolonisation de notre pays qui a commencé avec de Gaulle est différente des autres. [...] Elle n'est pas arrivée avec des explorateurs munis de contrats, le genre Livingstone. Oublie ceux-là, ils appartiennent au précambrien de la colonisation, celle qui pénètre dans un pays, déclenche la guerre, tue les habitants, occupe les terres, organise les razzias, les travaux forcés, le njokmassi. De Gaulle n'a pas tué les Camerounais. Non. Il leur a demandé de lui donner des tirailleurs pour aller tuer les Blancs. [...] Et ces tirailleurs-là sont des volontaires. Des résistants. C'est un nouveau modèle, ça, qui entraîne un changement total de perspective. La première chose qu'il a faite, de Gaulle, c'est donc de coloniser le vocabulaire. [...] Oui, la langue fran-

---

<sup>41</sup> Voir le chapitre trois de la troisième partie (« Les dunes de Fezzan, 1942 »), précisément intitulé « Le blanchiment de la force noire » (*SP*, p. 314-319).

çaise. Important. Regarde. La collaboration devient résistance. [...] Les chefs douala qui collaborent avec de Gaulle, voilà que ce sont des résistants, quelle idée ! En Afrique, de Gaulle a besoin d'hommes de confiance. Et son homme de confiance, c'est un Noir. Où tu as déjà vu ça ? Éboué, le gouverneur du Tchad, le voilà héros du monde noir ! C'est tout un système, c'est moi qui te le dis. [...] Le rôle de ses hommes de confiance est très simple. Ils doivent mettre l'Afrique française au service de de Gaulle, lui livrer soldats, richesses. [...] D'ici quelque temps, de Gaulle commencera à chercher parmi les Africains ceux qui seront ses hommes en Afrique. Je crois qu'il préférera les militaires. Ou des civils qui obéissent aux ordres comme des militaires. Des hommes de paille, quoi. Il va leur donner des responsabilités, et puis il prétendra donner des responsabilités aux Africains. Les tirailleurs qu'il recrute, c'est sa pépinière d'hommes de confiance (SP, p. 304-305).

Avec *La Saison des prunes*, Patrice Nganang montre comment l'histoire littéraire africaine francophone fut transformée par les aléas de la guerre, et la destinée de l'Afrique scellée par son entrée dans la Seconde Guerre mondiale – une amère ironie de l'Histoire dont les répercussions se prolongent, dans une certaine mesure, jusque dans notre XXI<sup>e</sup> siècle.

Il y a donc bien, chez Patrice Nganang, un regard nouveau sur les retentissements de la Seconde Guerre mondiale en Afrique : le romancier dénonce en effet la nouvelle forme de colonisation qu'a représentée la France libre, mais cette démystification de Leclerc et de son opportunisme fait également écho à des travaux récents d'historiens comme le Résistant Jean-Louis Crémieux-Brilhac ou le Canadien Eric Jennings<sup>42</sup>.

On trouve cependant dans son roman la même imprécision historique que chez Lopes. Le narrateur de *Saison des prunes* date par exemple de 1942 le serment de Koufra (qui eut lieu en réalité le 2 mars 1941), puisqu'il l'intègre à la campagne du « Fezzan, 1942 »<sup>43</sup>. On voit par là que ce n'est pas tant la reconstitution historique qui l'intéresse *stricto sensu*, qu'une réflexion globale sur les répercussions de cette histoire franco-africaine sur l'histoire post-

---

<sup>42</sup> CREMIEUX-BRILHAC (Jean-Louis), *La France Libre. De l'appel du 18 juin à la Libération* [1996]. Édition revue et augmentée : Paris : Gallimard, coll. Folio – Histoire, n°226-227, 2014, 2 vol., 1476 p. ; JENNINGS (Eric), *La France Libre fut africaine*. Traduit de l'anglais. Paris : Perrin / Ministère de la défense, coll. Synthèses économiques, 2014, 350 p.

<sup>43</sup> Troisième partie de son roman, avec mention précise du serment p. 380.

coloniale (après 1960). Patrice Nganang y décèle les germes de l'actuelle Françafrique ; il y critique aussi les massacres entre Africains, qui préfigurent ceux de l'ère postcoloniale dont le Biafra puis le Rwanda sont paradigmatiques, comme il le souligne dans son *Manifeste d'une nouvelle littérature africaine, pour une écriture préemptive*<sup>44</sup>.

En cela, *La Saison des prunes* peut aussi se lire comme la manifestation de cette « nouvelle littérature africaine » que Patrice Nganang défend ardemment : ce roman incarne en effet sa profonde exigence d'un point de vue africain et de surcroît populaire sur l'histoire, et il révèle par ailleurs sa subtile attention aux « chiasmes de l'histoire », dont l'idée d'une lecture en termes croisés, et « à rebrousse-poil » apparaissait précisément dès son *Manifeste* de 2007<sup>45</sup>.

■ Anthony MANGEON<sup>46</sup>

---

<sup>44</sup> NGANANG (P.), *Manifeste d'une nouvelle littérature africaine. Pour une écriture préemptive*. Paris : Homnisphères, 2007, 314 p.

<sup>45</sup> NGANANG (P.), *Manifeste*, *op. cit.*, p. 15. Sur l'idée d'une lecture de l'histoire à rebours et « à rebrousse-poil », à partir du point de vue des dominés, voire des exclus de l'histoire, lire entre autres : GINZBURG (Carlo), *À distance. Neuf essais sur le point de vue en histoire*. Trad. de l'italien par Pierre-Antoine Fabre. Paris : Gallimard, 2001, 248 p. ; ou ID., *Rapports de force*. Trad. de l'italien par Jean-Pierre Bardos. Paris : Gallimard / Seuil, coll. Hautes Études, 2003, 123 p. ; ainsi que CERRUTI (Simona), « “À rebrousse-poil” : dialogue sur la méthode », *Critique*, n°769-770, 2011, p. 564-575. Sur le « Manifeste » de Nganang, lire : AZARIAN (Viviane), « Dissidence et “préemption” dans l'Afrique de Patrice Nganang », *Études Littéraires Africaines*, n°29 (*Manifestes et magistères*), 2010, p. 62-68.

<sup>46</sup> Université de Strasbourg, EA 1337, « Configurations Littéraires ».